



**L'écriture phénoménologique dans *La Nausée* (1938) de
Jean Paul-Sartre
Phenomenological writing in Jean Paul-Sartre's *Nausea*
(1938)**

Moussa CAMARA

Université Cheikh Anta Diop de Dakar, SENEGAL

mc2016028@gmail.com

Date de réception : 18/05/2025

Date d'acceptation: 25/05/2025

Date de publication : 28/03/2026

L'écriture phénoménologique de *La Nausée* (1938) de Sartre repose sur une quadruple approches aux aspects différents mais complémentaires. Avec l'œil d'un phénoménologue, Antoine Roquentin, par la perception des objets et des choses les décrit de façon spontanée en se limitant à leur surface. Par sa philosophie existentialiste, Sartre introduit les notions de l'existence et de l'essence lui permettant de distinguer l'homme des objets et des choses, chaque entité avec ce qui la particularise. Une veine psychanalytique reposant sur les concepts de névrose et d'hypnose freudiennes transparaissent en filigrane dans le récit pour guérir le personnage de sa nausée. Enfin, la dimension littéraire se formule par la fiction qui met en pratique la philosophie de Sartre. Et la nausée n'est rien d'autre que l'expression du malaise qu'éprouve le personnage face aux problèmes de la société dont l'extériorisation justifie l'engagement de l'écrivain.

Mots-clés : Engagement ; existence ; essence ; objets ; phénoménologie.

Abstract

The phenomenological writing of Sartre's *Nausea* (1938) is based on fourfold approach with different but complementary aspects. With the eye of a phenomenologist, Antoine Roquentin, through the perception of objects and things, describes them by limiting himself to their surface. Through his existentialist philosophy, Sartre introduces the notions of existence and essence allowing him to distinguish man from objects and things, each entity with what particularizes it. A psychoanalytic vein based on the concepts of Freudian neurosis and hypnosis shines through in the story to cure the character of his nausea. Finally, the literary dimension is formulated by fiction that puts Sartre's philosophy into practice. And nausea is nothing other than the expression of the malaise that the character feels when face with the problems of society, the externalization of which justifies the writer's commitment.

Keywords: commitment; existence; essence; objects; phenomenology.

Introduction:

La Nausée (Sartre, 1938) apparaît comme un roman expérimental qui initie la carrière littéraire du néo romancier-philosophe. L'ouvrage introduit une nouveauté dans la littérature française de la première moitié du XX^e siècle. Laquelle influencera beaucoup d'auteurs et se répandra quasiment sur une bonne partie de la seconde moitié du siècle. Inspiré en partie par la phénoménologie de la perception avec des pionniers de la discipline comme Edmund Husserl et Maurice Merleau-Ponty, l'écrivain Français fait une approche novatrice de la création littéraire dont la théorie en gestation sera posée dans *L'Être et le néant* (Sartre, 1943), prolongement de ses lectures heideggériennes et phénoménologiques. A ce propos, on peut lire ceci :

« Toute conscience, Husserl l'a montré, est conscience de quelque chose. Cela signifie qu'il n'est pas de conscience qui ne soit position d'un objet transcendant ; ou si l'on préfère, que la conscience n'a pas de contenu. » (Sartre, 1943, p.11)

S'inscrivant de prime abord dans une réflexion philosophique, il affinera sa pensée dans *L'Existentialisme est un humanisme* (Sartre, 1946).

Ce qui permet à l'écrivain de jumeler sa pensée philosophique à l'écriture romanesque avec une description kaléidoscopique de l'univers fictif. Il trouve ainsi son terrain de prédilection dans la contingence des objets qui se dressent dans la narration comme pour s'affirmer et déclarer leur présence *hic* et *nunc* ; ici et maintenant. En ce sens, dès le tout premier carnet du roman correspondant à l'incipit traditionnel, et intitulé « Feuillet sans date », transparaît de manière nette ce choix :

« Le mieux serait d'écrire les événements au jour le jour. Tenir un journal pour y voir clair. Ne pas laisser échapper les nuances, les petits faits, même s'ils n'ont l'air de rien, et surtout de les classer. Il faut dire comment je vois cette table, la rue, les gens, mon paquet de tabac, puisque c'est cela qui a changé. » (Sartre, 1938, p.11)

Cette démarche s'inscrit, en droite ligne, avant la lettre, dans la veine existentialiste, nourrie aux sources phénoménologiques. Aussi, cela va de pair avec la contestation des codes de la société bourgeoise à laquelle il appartient et qu'il s'évertue à prendre en dérision en même temps qu'il remet en cause certaines conventions. Dans ce sillage, notre analyse s'articulera tour à tour sur la contingence phénoménologique des objets et des choses avant de montrer comment Sartre arrive à exprimer son engagement.

I - La contingence phénoménologique

A la fin de la Seconde Guerre mondiale, Jean Paul Sartre tient une conférence à Paris qui résume l'essentiel de sa pensée philosophique dans un ouvrage phare : *L'Existentialisme est un humanisme* (1946). D'une démarche novatrice, il s'inscrit en porte à faux avec la philosophie classique que l'on retrouve chez Platon, Descartes et Kant qui défendent l'essence de l'être devant toute autre considération. Cela signifie par ailleurs qu'en toute chose, tout être, il y a une essence qui lui préexiste ; faisant ce qui fait qu'elle est et d'un être quelconque ce qui fait qu'il est. Cela fait que l'essence confère à la chose ou à l'être son aspect immuable, voire éternel (Gilson, 1994). Or, Jean Paul Sartre s'oppose à cette approche puisqu'il considère que « l'existence précède l'essence » (Sartre, 1943).

En termes simples, il faut au préalable que l'être existe, qu'il soit là, avant d'avoir une essence. Ce qui évacue l'aspect immuable et favorise la possibilité de se réaliser dans la mesure où l'homme est en situation et qu'il lui est possible de se définir et de se faire par rapport à ce qu'il veut être. Aussi, dans cette posture, il n'y a pas de concept d'homme préétabli auquel il pourrait et devrait se conformer. Il est libre et devient ce qu'il veut, il peut choisir tout au long de sa vie ce qu'il sera ; et il peut à tout instant devenir autre chose que ce qu'il est à ce moment-là. En effet, l'homme, « n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. » (Sartre, 1946, p.29)

Ayant résolu l'aporie consanguine à la philosophie de Sartre, il convient maintenant d'analyser comment le philosophe applique sa méthode à sa mouvance romanesque. Un fait demeure incontestable et unanimement partagé par les lecteurs de *La Nausée* : la boulimie objectale d'Antoine Roquentin, le personnage principal du roman. Ce protagoniste se livre à la description de son environnement immédiat qui défile sous le regard hagard du lecteur qui a tendance à se dérouter. En outre, ce qui semble intéresser le narrateur, c'est la présence des objets, des choses et de son environnement immédiat qu'il nomme de manière automatique sans leur chercher une profondeur. Antoine Roquentin fait ainsi la photographie de ce qu'il voit :

« Ici, c'est ma chambre, orientée vers le nord-est. En dessous, la rue des Mutilés et le chantier de la nouvelle gare. Je vois de ma fenêtre, au coin du boulevard Victor-Noir, la flamme rouge et blanche du *Rendez-vous des cheminots*. Le train de Paris vient d'arriver. » (Sartre, 1938, p.13)

Le constat est que le narrateur se limite à la platitude et à la superficie de ce qui s'offre à sa vue. Il en découle un rejet systématique des significations préétablies.

Ce qui importe aux yeux du personnage, c'est la présence factuelle ; ce qu'Edmund Husserl appelle la facticité des choses et des faits contingents qui ne peuvent être autres choses que ce qu'ils sont (Husserl, 1950, p.15). C'est peut-être là une des raisons de la maladie mystérieuse du personnage pris par la nausée au sens étymologique du mot devant les objets et qu'il éprouve un désir pressant de les vomir par l'acte d'écriture comme pour évacuer les mots qui l'encombrent :

« Ce qu'il y a de curieux, c'est que je ne suis pas du tout disposé à me croire fou, je vois même avec évidence que je ne le suis pas : tous ces changements concernent les objets. Au moins c'est ce dont je voudrais être sûr. » (Sartre, 1938, p.12)

C'est pourquoi, Antoine Roquentin ne laisse aucun détail, mieux il a tendance à morceler la réalité qui se présente à lui. Selon cette hypothèse de lecture, l'autre personnage du roman ; l'Autodidacte, de par son onomastique dit long sur le procédé d'écriture de ce roman. Car en réalité, Sartre, en suivant l'inclination de son personnage, se livre à une écriture automatique à l'image du mouvement Dada ou encore du Surréalisme dont les auteurs refusent d'employer le filtre de la conscience (Breton, 1924), en se soumettant à des envolées scripturaires émanant de l'inconscient. (Freud, 2004)

De manière analogique, le narrateur du roman de Sartre laisse défiler dans le récit tout ce qui se présente à lui. En allant des objets les plus simples, des plus petits aux plus complexes voire plus grands. En suivant cette mouvance scripturaire, on se demande ce que le personnage veut faire, ce qu'il veut montrer ou démontrer. Mais en fin de compte, on semble lire une certaine gratuité de cette envergure verbale. On s'interroge et on ne trouve rien sinon la simple contingence des objets et des choses dont le seul mérite est d'exister :

« La pluie a cessé, l'air est doux, le ciel roule lentement de belles images noires : c'est plus ce qu'il en faut pour faire le cadre d'un moment parfait ; pour refléter ces images, Anny ferait naître dans nos cœurs de sombres petites marées. Moi, je ne sais pas profiter de l'occasion : je vais au hasard, vide et calme, sous ce ciel inutilisé. » (Sartre, 1946, p.103).

Voilà donc l'aveu d'Antoine Roquentin qui confirme l'hypothèse de la contingence par le fait d'aller au hasard, sans objectif préétabli, sans arrière-pensée, et sans volonté de donner des leçons. Sinon, s'il y a une chose à retenir, c'est que les choses sont là, et libre au lecteur, au critique d'interpréter, ou de commenter.

Ainsi, on en déduit que le romancier ne se veut pas être pédant, ne dicte pas de conduite à tenir et conformément à sa philosophie existentialiste, il laisse à chacun y compris ses personnages et ses lecteurs de se réaliser en les rendant totalement responsables face au monde et dans le monde. Antoine Roquentin, Anny son ancien amour, l'Autodidacte au même

titre que le lecteur sont libres de leurs choix, de leurs actes en face de la vie qui se présente à eux. Ainsi, par la manière dont les actions se déroulent, chacun vit sa liberté qui est une autre version de l'idéologie de Sartre. Et cette liberté transparait ici par la nausée qui allégoriquement permet à Antoine Roquentin de vomir cette masse compacte d'objets, de choses et de faits qui se présentent à lui : il exprime ainsi sa liberté tout en retrouvant son aspect saint et son état naturel d'homme libre dans cette ville imaginaire de Bouville où sans contrainte il agit et se pavane à sa guise. Une telle lecture se confirme dans l'approche phénoménologique, qui, on l'a montrée est le soubassement de la philosophie de Sartre appliquée dans sa création romanesque :

« La synthèse de l'En soi et du Pour soi qui accomplit la liberté hégélienne a cependant sa vérité. En un sens, c'est la définition même de l'existence, elle se fait à chaque moment sous nos yeux dans le phénomène de présence, simplement elle est bientôt à recommencer et ne supprime pas notre finitude. En assumant un présent, je ressaisis et je transforme mon passé, j'en change le sens, je m'en libère, je m'en dégage. [...] Le traitement psychanalytique ne guérit pas en provoquant une prise de conscience du passé, mais d'abord en liant le sujet à son médecin par de nouveaux rapports d'existence. » (Merleau-Ponty, 1950, p.519)

On l'a ébauché ci-haut, l'En soi auquel Maurice Merleau-Ponty fait allusion ici est présent dans la conception philosophique de Sartre en ce sens que le concept renvoie à ce qu'est une chose en elle-même et qui correspond chez les scolastiques à la substance appelée : *ens per se*. Tandis que le Pour soi équivaut au fait qu'un être ait conscience de son existence. L'une dans l'autre, le schéma se retrouve dans le binôme : essence et existence déjà évoqué dans le *L'Etre et le néant* et dans *L'existentialisme est un humanisme*, tous deux repris à titre illustratif et de façon pragmatique dans *La Nausée*. C'est pourquoi, Antoine Roquentin conscient de son être et de son existence, malgré la nausée qui l'écrase, reste tout de même lucide et certain qu'il n'est pas fou dès l'instant qu'il a pris conscience qu'il est et qu'il existe réellement.

Tout ce qu'il lui restait à faire devant son malaise inhérent à l'invasion objectale, était de se dépouiller de ce qui l'encombre et le rend apparemment malade. En termes psychanalytiques, on aurait parlé d'une névrose, donc d'un état névrotique qui saisit le personnage et qui se soumet à des séances d'hypnose pour se libérer de la pesanteur interne synonyme ici de nausée qui le tenaille. Ce qui se manifeste donc concrètement par la libération verbale du personnage en face des choses perçues ; libération à travers laquelle il n'y a aucune censure, aucune licence du locuteur. Au bout du compte, on en arrive à une inflation de mots, de détails, de décors fragmentaires souvent sans aucune relation logique. Dans cette perspective, le narrateur de *La Nausée* touche à tout, fait du coq-à-l'âne ; le plus important étant de rendre la perception effective et matérialisée. En cela, l'écriture sartrienne a des similitudes avec celle des néo romanciers à l'image de *Les Gommages* (1953) d'Alain Robbe-Grillet ou de *La Route des Flandres* (1960) de Claude Simon même si ces derniers sont plus radicaux dans le traitement des objets. « De fait, sous la poussée du matérialisme inflationniste, l'Objet se trouve au cœur de toute création littéraire au point de voler la vedette au Sujet. » (Camara, 2018, p.94) Naturellement, la récurrence des objets qui abondent dans le récit finit par les placer au premier plan tandis que le sujet recule. Ils deviennent le vrai sujet du roman.

Cela est d'autant plus vrai que la philosophie existentialiste conçoit l'essence des choses avant leur existence ; c'est-à-dire que les objets ou les choses sont fonctionnels. Ils obéissent à l'idée qui les a fait naître : le bout de papier est là parce qu'il a été conçu pour remplir une mission bien précise et son rôle s'arrête là. Il n'a pas vocation à évoluer ou à se définir ni à avoir une responsabilité comme cela pourrait être le cas pour l'homme. Parlant de l'objet donc, son essence précède son existence. En dehors de cette essence, l'objet n'a plus

aucune valeur. En guise d'illustration, voyons le sort que Sartre par le biais de Roquentin réserve aux journaux :

« En été ou en début de l'automne, on trouve dans les jardins des bouts de journaux que le soleil a cuits, secs et cassants comme des feuilles mortes, si jaunes qu'on peut les croire passés à l'acide picrique. D'autres feuillets, l'hiver, sont pilonnés, broyés, maculés, ils retournent à la terre. D'autres tout neufs et même glacés, tout blancs, tout palpitants, sont posés comme des cygnes, mais déjà la terre les engluie par en dessous. Ils se tordent, ils s'arrachent à la boue, mais c'est pour aller s'aplatir un peu plus loin, définitivement. » (Sartre, 1946, p.23).

Quand on analyse ces journaux banalement évoqués dans la narration mais dont le traitement s'étire en longueur, on comprend en même temps la finalité philosophique de l'auteur qui montre l'essence des journaux créés pour répondre à un besoin qui du coup leur assigne une fonction précise et en dehors de celle-ci, ils n'existent plus voire ils sont voués à disparaître et il n'y a pas de possibilité pour ces choses et ces objets d'évoluer, de se responsabiliser quelque part. A ce titre, le champ lexical de la fin ou de la mort est bien présent dans le passage ci-dessus ; « automne », « cuits », « secs et cassants », « feuilles mortes », « passés à l'acide picrique », « pilonnés, broyés, maculés », « retournent à la terre », « comme des cygnes » etc. Il est donc évident que ce qui définit les objets et les choses, c'est leur essence qui rend du coup opportun leur existence. Il en découle une autre issue, une déduction implicite mais non moins pertinente. Car si Antoine Roquentin se plaint de la nausée objectale, de l'invasion des choses qui lui ôtent sa quiétude, c'est qu'inconsciemment il reste confronté à la perception de réalités qu'il désapprouve, de faits qu'il abhorre et qu'il rejette. Jean Paul-Sartre a-t-il donc toujours été engagé ?

II- La perception phénoménologique jamais innocente

De prime abord, partons du postulat que le personnage principal de *La Nausée*, Antoine Roquentin n'est pas un Adam biblique, face à des objets vierges, non encore désignés, qu'il sera le premier à nommer avant Eve, avant Babel. (Bakhtine, 1979, p.301). Il a trente-cinq ans et a un vécu, il a une longue expérience et a voyagé un peu partout à travers le monde, puis a abandonné son poste en Indochine, avant de s'installer provisoirement à Bouville, le temps de réaliser son projet d'écrire la vie de l'historien, M. Rolfebon même s'il finira par y renoncer. Et en réalité, le regard qu'il pose sur les choses et sur son environnement immédiat n'est nullement gratuit. Car, « ce monde n'est pas là [...] comme un simple monde de choses, mais selon la même immédiateté, comme monde de valeurs, comme monde de biens, comme monde pratique. » (Husserl, 1950, p.257) Et donc, pour paraphraser Husserl, toute conscience est conscience de quelque chose.

Par conséquent, les rapports entre les personnages sartriens et leur univers naturels sont lourdement chargés, car leurs perceptions quoique superfétatoires de première vue demeurent ciblées et motivées par un non-dit qui par ce silence même grouille de sens.

« Rien n'est fait si le lecteur ne se met d'emblée et presque sans guide à la hauteur de ce silence. [...] il y a encore des silences : ce que l'auteur ne dit pas ». (Sartre, 1945, p.51)

Par ailleurs, une indication de taille permet de comprendre l'aberration éprouvée par Roquentin quant au monde qui l'entoure. Sa nausée n'est rien d'autre que la répulsion de son quotidien qu'il abhorre, des habitudes sociales qu'il désapprouve et des institutions de tous bords qui l'irritent. En ce personnage, on croirait lire les traits caractéristiques de Meursault surtout dans son rapport aux conventions qu'il considère comme absurdes. (Camus, 1942). En tout état de cause, l'auteur de *L'Homme révolté* (1942) est de la même génération que l'auteur de *La Nausée*. Le premier a recruté le second dans son Journal, Le Combat. Antoine

Roquentin n'est certes pas Sartre, néanmoins la vie de l'auteur informe le texte à plus d'un titre.

Jean Paul Sartre appartient à la société bourgeoise dont il ne partage pas forcément les valeurs et qu'il s'évertue d'ailleurs à critiquer. Né le 21 juin 1905 à Paris, Jean Paul-Sartre avec ses condisciples de l'Ecole normale supérieure, s'attaque de façon prématurée aux modèles et aux traditions de sa classe sociale, la bourgeoisie. (Sartre, 1945) Lisons ce qui émane de sa plume par la voix de Roquentin :

« Le boulevard Noir n'a pas la mine indécente des rues bourgeoises, qui font des grâces aux passants. Personne n'a pris le soin de le parer : c'est tout juste un envers. [...] Le boulevard Noir est inhumain. » (Sartre, 1946, p.44)

Pour comprendre le sens de ce passage, il faut remonter aux quatre pages qui le précèdent où le narrateur, avec l'œil et la voix d'un syndicaliste ou d'un journaliste engagé condamne l'occupation spatiale de Bouville. Le boulevard Noir baigne dans une atmosphère zolienne (*Germinal*) avec une superposition d'entreprises et d'installations industrielles bourgeoises ayant rendu le climat « trop rude, le sol très ingrat » (Sartre, 1946, p.41) quasiment invivable. En effet, ici se trouvent les trois scieries des Frères Soleil qui ont acheté le silence de l'église Sainte-Cécile-de-la-Mer pour avoir déboursé cent mille francs pour la construction de sa voûte lambrissée. Les habitations bourgeoises, elles, majestueuses, rayonnantes de manière insolentes font face tout comme l'église à l'ouest à la « douce Rue Jeanne-Berthe-Cœuroy » (Sartre, 1946, p.43).

Ensemble, elles tournent le dos au boulevard Noir qui patauge dans la boue :

« Au boulevard Victor-Noir elles présentent leurs trois dos qui rejoignent des murs. Ces bâtiments bordent le trottoir de gauche sur quatre cent mètres : pas la moindre fenêtre, pas même une lucarne. » (Sartre, 1946, p.43).

Le schéma architectural de l'espace est éloquent. Deux mondes distincts et différents sautent à l'œil : celui des bourgeois intouchables, invisibles et inapprochables qui habitent de grands espaces protégés tournant le dos aux autres qui vivent dans la pauvreté et la promiscuité ; et cela ne peut être que celui de la masse laborieuse surexploitée. C'est le même schéma que l'on trouve dans *Germinal* avec l'opulente famille bourgeoise qui vit dans un luxe indécent et qui habite La propriété des Grégoire, La Piolaine pendant que les ouvriers vivent de manière bestiale dans les corons et passent le plus clair de leur temps, au péril de leur vie, dans le voreux de la mine de Montsou. (Camara, 2018, p.168)

Tout porte donc à croire que Jean Paul Sartre s'inscrit dans une logique d'écrivain engagé; le ton adopté dans son roman et la manière de dépeindre la réalité montrent qu'il n'est pas indifférent aux injustices de son époque. Si une telle impression se dégage de la lecture de *La Nausée* qui malgré tout nous laisse dans une hésitation par moment stérile, le doute s'effondre et l'engagement de Sartre devient plus qu'évident quand il dévoile ce que doit être le rôle de l'écrivain et celui du lecteur dans *Qu'est-ce que la littérature ?* (Sartre, 1945). Il y explique que l'acte d'écrire relève d'un pacte entre l'auteur et le lecteur. Dans ce pacte, l'écrivain présente les faits en jouissant de sa liberté ; et par symétrie il confère la même liberté au lecteur qui doit continuer l'œuvre par le dévoilement des silences. Et les parcelles de la réalité qu'il montre sont de nature amplifiée à même de révéler son indignation face à l'injustice.

Ce faisant, il appelle le lecteur à vivre cette indignation car chaque fois qu'un homme qu'il soit Noir, Sémite ou Blanc est opprimé, c'est l'humanité toute entière qui est opprimée. D'où la nécessité pour l'écrivain de s'engager alors quelle que soit la forme qu'il adopte :

« Car on ne peut exiger de moi, dans le moment où j'éprouve que ma liberté est indissociablement liée à celle de tous les autres hommes, que je l'emploie à approuver l'asservissement de quelques-uns d'entre eux. Ainsi qu'il soit essayiste, pamphlétaire, satiriste ou romancier, qu'il parle seulement des passions individuelles ou qu'il s'attaque au régime de la société, l'écrivain, homme libre s'adressant à des hommes libres, n'a qu'un seul sujet : la liberté. [...] L'art de la prose est solidaire du seul régime où la prose garde un sens : la démocratie. Quand l'une est menacée, l'autre l'est aussi. Et ce n'est pas assez que de les défendre par la plume. Un jour vient où la plume est contrainte de s'arrêter et il faut alors que l'écrivain prenne les armes. Ainsi de quelque façon que vous soyez venu, quelles que soient les opinions que vous avez professées, la littérature vous jette dans la bataille ; écrire c'est une certaine façon de vouloir la liberté : si vous avez commencé, de gré ou de force vous êtes engagé. » (Sartre, 1945, pp.70-71-72)

Force est de constater que Jean Paul-Sartre, qui à travers *La Nausée* fait une sorte d'autofiction, prête à Roquentin des aspects de sa personnalité, de sa philosophie et de sa pensée notamment l'engagement littéraire. Le choix préliminaire d'Antoine Roquentin de revenir s'installer à Bouville que certains critiques assimilent au Havre où l'auteur fut professeur n'est pas fortuit. Il n'est tout aussi pas fortuit de vouloir écrire l'histoire de M. Rollebon s'il est vrai que comme l'affirme Sartre dès l'instant qu'on commence à écrire on est engagé. Dans l'armature du roman, la vie de M. Rollebon apparaissant de manière fragmentaire est aussi mouvementée et volcanique en termes politiques tel que le romancier dresse son portrait. En outre, il est mêlé à des histoires d'adultère, de corruption, de complots politiques, de vols et d'assassinat au plus haut sommet.

« M. de Rollebon était fort laid. La reine Marie-Antoinette l'appelait volontiers « sa chère guenon ». Il avait pourtant toutes les femmes de la cour, non pas en bouffonnant comme Voisenon, le macaque : par un magnétisme qui portait ses plus belles conquêtes aux pires excès de la passion. Il intrigue, joue un rôle assez louche dans l'affaire du Collier et disparaît en 1790, après avoir entretenu un commerce suivi avec Mirabeau-Tonneau et Nerciat. » (Sartre, 1938, p.26)

En toile de fond de ces propos se cache un pan important de l'histoire sombre de la France dissoute dans la fiction. La reine Marie-Antoinette Joseph Jeanne de Habsbourg, née le 2 novembre 1755 à Vienne en Autriche est un personnage historique réel décrite comme complice de M. Rollebon – personnage imaginaire -. Elle a été jugée et guillotinée le 16 octobre 1793 sur la place de la Révolution, actuelle place Concorde, à Paris pour avoir trahi la France. Autrichienne mais reine des Français sous le règne de Louis XVI, on lui reproche d'avoir pactisé avec l'Autriche, d'avoir vécu dans la débauche et le luxe avec les moyens de l'Etat alors que le peuple vit dans la misère. De surcroît, opposée à la Révolution, elle est accusée également d'avoir influencé son mari, le Roi et d'incarner tous les deux la Contre-Révolution. Ainsi, elle a joué un rôle non moins important dans la Révolution Française de 1789 mais du côté des vaincus. Les vainqueurs de biais avec la Convention décident alors de la traduire devant le Tribunal révolutionnaire le 3 octobre. De manière jugée expéditive, l'issue du procès la condamne le 15 à la peine de mort pour crime et haute trahison. Le 16 octobre, elle est exécutée à midi et quart, puis enterrée dans une fosse commune. Il a fallu vingt-deux ans après sa mort pour qu'elle ait droit à une inhumation digne de son rang. Quant

à son mari, Louis XVI, il est incarcéré comme sa femme après le 10 août pour avoir manœuvré avec des puissances étrangères contre la Révolution. Il est condamné à mort et guillotiné le 21 janvier 1793.

Par ailleurs, le luxe auquel on fait allusion est sans doute aggravé par « l'affaire du Collier » (Sartre, 1938, p.26) : Rollebon dont l'onomastique est fort significative et que le romancier aurait mieux baptisé Mauvairôle semble se substituer au cardinal Rohan ; personnage historique et proche de la cour royale qui a compromis la reine Marie Antoinette dont il s'est servi comme prête-nom, pour spéculer sur le Collier en question aux moyens de l'Etat. Lorsque l'affaire éclate, le roi fait condamner le cardinal Rohan, mais il sera acquitté alors que les rumeurs continuent à ternir l'image de la reine qui, aux yeux de ses détracteurs, s'offre des bijoux somptueux quand bien même elle paraît innocente pour ce cas précis puisqu'elle a été victime de manipulations frauduleuses d'une dame de la cour qui prétend être son amie ; la pseudo comtesse de La Motte, véritable descendante d'un fils naturel d'Henri II de Valois en complicité avec le cardinal Rohan dont le caractère licencieux est bien reconnu.

Mais Rollebon, disons plutôt Mauvaisrôle c'est aussi sa complicité scabreuse avec Mirabeau-Tonneau, homme politique, écrivain, militaire violent et sadique en raison des supplices qu'il fait subir aux soldats. Constamment ivre, cela lui a valu son surnom supplétif, Tonneau et son image caricaturale muséale est ainsi déclinée. Lorsque Louis XVI prend la décision d'opter pour la constitution de 1790 il brise son épée arguant, je cite : « Puisque le roi renonce à son royaume, un gentilhomme n'a plus besoin de son épée pour le défendre. » (Pottier, 2015, p.54). Cette constitution répondant à celle de 1789 sur les droits de l'homme, stipule en son article quatre (04) que la liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui : ainsi, l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi.

Dans la même dynamique, l'allusion faite à « Nerciat » (Sartre, 1938, p.26) est quasiment identique au parcours de Mirabeau-Tonneau en un sens. Nerciat faisait partie d'une lésion d'armée révoquée. Sans emploi, il écrit des œuvres imbibées de libertinage. Parcourant l'Europe et offrant ses services dans les bibliothèques et aux armées étrangères, il revient à Paris pour la sécurité de Louis XVI. Cependant comme Mirabeau-Tonneau, il est en même temps agent secret qui offre ses services aux ayant besoin. Ceci étant, pendant que la révolution se prépare, il accomplit deux missions pour les révolutionnaires. Sa trajectoire est labyrinthique et difficile à cerner malgré une importante œuvre littéraire qualifiée de libertine qui a servi un moment à amuser les cours royales, puisqu'au hasard des circonstances, il s'est retrouvé en Allemagne, en Hollande, en Italie et en France, encore à l'étranger avec la branche de l'armée des émigrés conformément à son rôle d'agent double pendant que l'armée républicaine opère pour sauver la Révolution.

Voilà donc l'opération à laquelle Sartre invite ses lecteurs : celle que Louis Bazinet appelle la coopération, pour faire parler les silences de l'auteur et de dévoiler les non-dits qui, pour une raison ou une autre, révèlent le poids des événements historiques aux contemporains libres d'interpréter l'incidence de leur rôle sur le passé, le présent et le futur.

Conclusion

L'exégèse du roman de Sartre a révélé une démarche à la fois philosophique, littéraire et novatrice s'appuyant sur la phénoménologie, l'existentialisme à travers le couple : existence et essence et vice-versa. Et si d'une part, la primauté de l'existence s'est exprimée par l'être-là de l'homme qui a eu le privilège de se définir, d'être libre, d'être responsable et de se faire tel qu'il voudrait être, d'autre part Sartre a fécondé l'essence des objets et des choses en ce sens qu'ils sont là conçus pour leur praticité dans la mesure où ils sont fonctionnels.

A tout considérer donc, ces approches ont favorisé la prégnance et la contingence des objets et des choses dans un premier temps qui soumettent Roquentin à la nausée au point qu'il éprouve le besoin de s'en défaire. Cela a expliqué la perception phénoménologique du personnage qui pose un regard sur les phénomènes sans les perforer. Ainsi, son regard kaléidoscopique correspondant à l'extériorisation de ce qui provoque sa nausée prend les allures d'une névrose qui soumet le personnage à une cure hypnotique. Enfin, ce cycle logique est l'aboutissement de la philosophie de Sartre dans sa version littéraire basée sur l'engagement de l'écrivain. Si l'on considère la vie de l'auteur, on se rend alors compte que *La Nausée* reflète une part d'autofiction faisant qu'Antoine Roquentin, l'autre version de Sartre observe, peint, fustige et condamne les imperfections de sa société.

Références bibliographiques

- BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique de la création verbale.*, Paris, Gallimard, 1984. (1979)
- BRETON, André, *Manifeste du surréalisme*, Paris, Editions du Sagittaire, 1924.
- CAMARA, Moussa, « La prépondérance des objets comme source d'ambiguïté dans la poétique du Nouveau Roman », *Les Cahiers Linguatek* N° 3/4, 2018, pp.93-105.
- CAMARA, Moussa, « Espace ouvriers vs espaces bourgeois et indices des déséquilibres sociaux dans *Germinal* d'Emile Zola », *Les Cahiers Linguatek*, N° 5/6, 2018, pp.167-176.
- CAMUS, Albert, *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, 1950.
- CAMUS, Albert, *L'Etranger*, Paris, Gallimard, 1942.
- FREUD, Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 2004.
- GILSON, Etienne, *L'Etre et l'essence*, Paris, Vrin, 1994.
- HUSSERL, Edmund, *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, 1950, trad. Ricœur.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1950.
- POTTIER, François Georges, « Boniface de Mirabeau, Adélaïde de Roubien, destins croisés », *Mémoire de l'académie des Sciences, Arts et Belles Lettres de Touraine*, Tome 28, 2015.
- SARTRE, Jean-Paul, *L'Existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, 1946.
- SARTRE Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature*, Paris, Gallimard, 1945.
- SARTRE, Jean-Paul, *L'Etre et le néant*, Paris, Gallimard, 1943.
- SARTRE, Jean-Paul, *La Nausée*, Paris, Gallimard, 1938.
- ZOLA, Emile, *Germinal*, Paris, Gallimard, 1885. (1978)